

XYZ. La revue de la nouvelle



Les Primitives / de la peinture naïve

Claudine Potvin

Number 5, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2048ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lèvesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Potvin, C. (1986). Les Primitives / de la peinture naïve. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (5), 49-52.

Claudine Potvin

Les Primitives/ de la peinture naïve

Marie-Joseph se réveille. Elle entend le caquetage des poules autour du lit et se souvient. Les cris stridents de Marie-Louise envahissent la chambre au même moment. Bougonnements. Craquements du lit. Et puis déboulements de rires gras sur la lourde poitrine de ma mère. Je m'approche et j'entrevois dans l'obscurité du matin ma petite soeur Rosemarie qui se glisse sous le lit à la recherche du chat.

Dehors, la neige tombe encore. Neige novembre comme une mince couverture de laine. Neiges brunâtres de fleurs séchées et de feuilles ramassées. La neige trébuche sur la grange délavée par le dernier soleil de l'été des Indiens et sur les poteaux d'une clôture chancelante. Neige mousse qui se pose, s'accoude, s'installe, s'étend, s'endort. De boire tant de neige embrouille ma vision du blanc. J'entends comme dans un brouillard la voix d'une radio qui raconte sur le ton des catastrophes... la neige continue à tomber ... chutes inhabituelles précipitations pouces ... charrues ne suffisent plus... .. coins éloignés,... Femmes éloignées, perdues au milieu d'elles-mêmes.

Ma mère s'active au milieu de la ruche. Marie-Joseph compte ses pots de confiture. Framboises, fraises, bleuets, abricots, groseilles, cerises, petits pots de couleur sautant d'une étagère à l'autre, surpris par les doigts agiles de ma mère, dépous-

siérés avant le temps. Conserves de soleil, odeurs de jardins. Les fèves, les carottes, les betteraves, les pois. Arcs-en-ciel en accroche-coeurs. Viandes de lièvre, de porc, langues de boeuf en vinaigrette. Et les herbes salées pour la soupe, et les parfums de marjolaine, de persil, de fenouil, de ciboulette et d'origan séché. Tout passe du caveau à la dépense.

Le caveau a presque disparu, recroquevillé dans son grand chandail blanc. Autour, les objets cachent leurs formes sous des rondeurs de gros moutons mal tondus. Je regarde la vieille pelle. Seule, elle résiste, tout près de l'étroit chemin qui mène encore à l'étable. Tous les matins et tous les soirs, pelleter le sentier pour nourrir les bêtes. Feindre l'indifférence pour éviter l'immobilité. Comme je soulève mon poids de neige, je mesure l'immensité de nos égarements. Champs de neige frileux teintés de rose lilas à la tombée du jour sur mes mains inutiles, écorchées de tant de survivance. Les traces fondent sous l'amoncellement. Uniforme. Décor, temps, espaces univoques de mes ennuis si blancs, si pâles. Le froid prend mon corps de jeune femme fraîche, prête pour les moissons d'octobre. Je rentre.

Les cordes de bois s'empilent le long des murs lisses du salon, resserrant les quelques meubles devenus trop rigides, comme en suspens. Ma vie s'écoule en attendant. Mais ici, personne ne trouve rien à redire.

La nuit succède à la nuit, le temps au temps, la neige à la neige et le blanc au blanc. Ma mère décide qu'il faut sortir les animaux de l'étable au cas où ça empirerait. On installe la vache et son jeune veau dans le solarium, les poules continuent de circuler librement. Même le cochon. Je ne dors plus au milieu de ce capharnaüm.

Un beau matin ça y est. Plus de radio. Tout est fermé, bloqué, inaccessible, irrémédiable. Ma mère s'amuse. Elle évalue la situation du haut de sa sagesse paysanne et commande sans arrêt, presque heureuse, mes deux grandes soeurs qui obéissent sans mot dire. Du matin au soir et du soir au matin, Rose-Aimée et Marie-Ange s'affairent comme des fourmis autour du nid. Allumer le poêle, attiser le feu, laver les draps, cuire le pain, préparer les repas, détremper de la pâte, s'occuper des petites. Corvées de

femmes. Pas une ne regarde par la fenêtre: personne ne vient. De l'autre côté du mur de bois, la forêt s'éloigne. Mes soeurs, nous n'irons plus au bois... Les vents sifflent, encerclent la maison. La poudrerie m'étreint, me serre, m'étouffe. Je crie.

Vite, ma mère court. L'eau bouillante. Les compresses. Les linges. J'ai connaissance du monde qui grouille, d'une porte qui se ferme sur de multiples regards de bêtes inquiètes. Ce doit être Noël bientôt. On n'est pas sûres. C'est difficile de suivre le calendrier. «On va faire un réveillon quand même», dit ma mère. Les tourtières, la dinde, le ketchup, les mokas, les tartes, les biscuits frigidaire. La grosse face rouge de ma mère en train de manger. Les joues pleines, le ventre plein, le ventre qui déborde, le ventre craque de tant travailler. Douleurs refus.

Marie-Ange me tient les bras pendant que Rose-Aimée me pousse sur le ventre. «C'est pas la première fois mais, ma fille, tout de même!... On aura tout vu!» Il sort, enfin, comme un gros caillot de sang, enroulé autour du cordon qui me lie à lui. Il ne pleure pas. «On va l'appeler comme ton père, Pierre-Paul.» J'ai mal au coeur. Je commence à vomir: tout le réveillon y passe. Un gars. Le premier gars de la famille. C'est mon père qui va être content. Mon père. Ça fait mal partout. Meurtrissures au creux du ventre, mon sexe coupé, taché par ses grosses mains, rongé, écorché.

Après l'avènement, ma mère met tout le monde sur le tricotage. Seules les deux dernières, trop petites, sont exemptes de la tâche. Mes grandes soeurs aux habits, les jumelles Marie-Paul et Marie-Pierre, aux capines et aux chaussettes. Des montagnes de balles de laine rose dans les paniers. Rose pâle, rose foncé, rose saumon, rose violet, rose rougeâtre, rose orangé, rose pastel, rose nuage, gros rose, rose fuchsia, rose lune, rose éternité, rose sang. On n'attendait plus de garçon... après sept filles... mais comme on ne peut pas se rendre au village et qu'on ne sait pas quand la neige va s'arrêter de tomber, ma mère a décidé d'utiliser la laine qu'on avait. «Personne peut le voir, de toute façon, on peut ben l'habiller en rose», répète ma mère en l'embrassant fébrilement. Mes petites soeurs jouent avec lui comme avec une poupée. Elles le lavent et le bercent. Elles le nourrissent. Mon

lait tarit. Sèche comme ce petit sexe inutile de cette drôle de créature enveloppée dans une couverture rose bonbon. Je l'abandonne à Rosemarie qui s'amuse comme une petite folle avec son pénis quand Marie-Joseph tourne le dos. Ma mère ignore volontairement ces jeux inoffensifs, dit-elle. Mais le bébé ne pleure jamais. Il sourit, même quand Marie-Pierre le caresse. C'est dégoûtant. Ce bébé est un intrus. D'abord c'est un garçon comme mon père et je sais qu'il n'apprendra jamais à parler ni à rire. Né de la neige et du froid, sorti de la tempête de mon père, comme un foetus mort dans mon ventre, sans chaleur, sans vie.

La fragilité du temps s'insinue dans les fentes de la maison, s'interrompt devant l'immobilité croissante des choses. Les aiguilles de l'horloge électrique, que ma tante Marianne nous avait ramenée de la ville, l'année passée peut-être, ne tournent plus. Mes soeurs et moi, nous n'entendons que le sifflement de Marie-Joseph tombée sur le lit hier matin, incapable de se relever, prise de léthargie elle aussi. Métabolisme des objets ralenti, défait, à l'envers. Même le chat hiberne sous le poêle qui ronronne faiblement.

Il a neigé tout l'hiver cette année-là et au printemps, quand Pierre-Paul est revenu du village avec les hommes du rang double, ils n'ont trouvé que le corps de la mère à moitié enseveli tout près des marches de la grande galerie et celui d'un bébé gelé dans un moïse de balles de laine rose.

Née en 1947. Enseigne la littérature à l'UQAM. A publié divers essais critiques sur la littérature québécoise, espagnole et latino-américaine ainsi que quelques fictions dans les revues *NBJ* et *Arcade*. Recueil de nouvelles en préparation.